

# **MATIN D'AVRIL**

**Nouvelle**

**Philippe Cougrand**

## à Hélène

Ce matin-là, lorsqu'il s'éveille, le vieil homme est fatigué. Il peine à ouvrir les yeux. La lumière du jour ne filtre pas encore sous les volets roulants. La pénombre est hostile.

Il sait que dehors, il fait froid. Il fera gris, aujourd'hui comme hier. Et quand bien même le soleil brillerait, il ferait encore gris dans son vieux cœur meurtri, comme chaque jour des derniers mois. Il lui semble que chaque battement de son cœur soulève sa poitrine. Il devine les livres, sur l'étagère, mais il ne les voit pas. Il sait leur présence indifférente. Il est étranger dans cette chambre qui ne sera jamais la sienne.

Etranger... Partout, depuis ce jour où on l'a séparé d'elle. Ils étaient mariés depuis tellement d'années! On n'avait pas le droit. Il est étranger aux mouvements de la vie et du monde.

Quand il lui rend visite, à l'hôpital, ils se tiennent la main, sans rien se dire. Enfin, elle murmure: "Ah! Mon bon vieux...", mais, gagnée par l'émotion, elle n'achève pas sa phrase. Pour eux, hier, c'était encore le bon vieux temps. Une pitié infinie s'empare de lui lorsqu'il se souvient de l'ardeur féroce qui animait autrefois ce pauvre corps, maintenant décharné, recroquevillé sous les draps blancs. Elle était dure, parfois, volontaire, obstinée, même, mais elle était bonne, comme toutes ces choses d'un temps révolu, sa jeunesse, sa vie, qu'il n'a pu retenir auprès de lui.

Un sourire... Un mot... La clarté du soleil...

Dans cette chambre qui n'est pas la sienne, où il ne sera jamais heureux, il comprend soudain qu'il ne doit plus la revoir. Pourtant, dans le lit blanc trop grand pour elle, elle l'attend. On a tout fait pour les séparer. Les enfants n'avaient-ils donc rien compris?

Elle était malade, sa vieille, mais qu'importait? Il était resté vert, en dépit de son âge. Il

aurait pu s'occuper d'elle, l'aider à se lever, à s'asseoir dans son fauteuil. Et même, il aurait abandonné son cher vieux jardin pour demeurer auprès d'elle.

Mais non! Ils avaient préféré la mettre dans un hôpital, avec d'autres vieux, et le garder, lui, avec eux, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, vieille chose passée de mode, inutile et encombrante.

Alors, ils ont vendu la maison. Il ne possède plus rien à lui. Il vit en intrus chez son fils qui le lui répète assez. Il sent bien qu'on le tolère parce qu'on ne peut faire autrement: c'est leur père, quoi! Mais on préfèrerait le savoir loin, très loin d'ici, sa bru, surtout. Ah! Quelle garce, celle-là! La présence gênante d'un homme âgé aux attitudes imprévisibles, que l'inaction rend peu à peu impotent, ça les blesse dans leur confort. Sa vie est devenue un enfer, pour lui, pour eux... S'agit-il bien de vivre, lorsqu'on vous traite comme un gamin? Ils ont aussi vendu son jardin. Ils ont brûlé sa chaise longue. Là, sur la table du notaire, c'est un peu de lui-même, qu'ils lui ont arraché...

Il pense aux souvenirs, pour toujours attachés à ce morceau de terre coincé entre quatre murs de moellons. Là, il cultivait des légumes. Pas de fleurs. Les fleurs, c'est joli, mais quand il y a la guerre, ça ne sert pas à grand-chose. Les soins qu'il leur prodiguait, c'était sa joie, son dernier plaisir. Il avait une vigne, aussi, voilà bien longtemps, à la sortie du village. Quand arrivait fin Septembre, il faisait la vendange. On portait le raisin dans le chai, à l'entrée du jardin, là, debout sur une cuve de bois, les pantalons roulés au-dessus du genou, ignorant les abeilles gavées de nectar, il foulait les lourdes grappes odorantes qui dégorgeaient un jus noir et épais...

Dans l'appartement triste, au coeur d'une grande ville, un miracle s'opère. Il lui semble reconnaître l'odeur des vignes, du raisin écrasé, l'haleine des barriques de vieux chêne. Il s'anime. Il revoit les longues siestes dans le chai, sur sa chaise longue, les après-midi d'été, lorsque la chaleur plombe le bourdonnement des guêpes, le vol lourd des mouches. Là, c'était son domaine. La vieille ne s'y hasardait plus depuis des années. Son empire, aux dimensions d'un modeste jardin de village. Et l'odeur du vin qui fermente dans les vieux fûts, des fagots de sarments dressés contre le mur, de la terre, de l'échalote et de l'ail, couronnes rousses, couronnes blanches suspendues aux solives.

Dans cet univers suggéré de senteurs rémanentes, il reconnaît chaque parfum. Il reçoit en pleine figure le souffle du passé. Une larme roule sur sa joue. "Avant, murmure-t-il, avant..."

Il se souvient aussi du temps où elle venait au jardin, les jours de lessive. Ils allumaient un

grand feu dans le foyer de pierre, en dessous de la grosse marmite de fonte noircie, juste à côté du puits. La pompe crachotait une eau froide, limpide. Quand l'eau frémissait, lorsque les premières bulles crevaient à la surface, ils plongeaient le linge et attendaient à l'ombre de la tonnelle formée par les branches du noisetier et de l'abricotier. Cela durait longtemps, et ils étaient bien. Puis, le linge rincé, ils l'étendaient sur le fil qui, le long de l'allée, traversait le jardin entre deux rangées de fèves et de fraisiers.

L'été, quand il faisait trop chaud pour travailler la terre, il enfourchait son vélo d'avant-guerre et il s'en allait par la campagne surveiller sa vigne et son champ de pommiers.

Ah! L'odeur acide des pommes, dans les derniers jours ensoleillés d'Octobre...

Parfois, aussi, il pédalait, sans trop savoir où il allait, à l'ombre des arbres. Le plaisir d'être seul. Seul et joyeux. Alors, il chantait.

Par bribes, le refrain lui revient: "La petite Camille qui fait sa camomille..." Et puis, rien! Il se frappe le front, en colère, tellement malheureux d'avoir oublié jusqu'à ça! La vieillesse! La vieillesse est impie et ne respecte rien!

Souvent, il allait sur le port, au bord de la rivière, observer les pêcheurs qui, accoudés au parapet du pont, lançaient leurs filets et leurs lignes dans ces tourbillons d'écume qui dégringolaient par-dessus la porte de l'écluse. Seul.

Hier, c'était son anniversaire. A son âge, ces choses-là, ça ne compte plus. Un jour comme un autre. Non, plus triste qu'un autre, car elle n'était pas là, et c'était la première fois.

Hier, aussi, on l'a installé chez son second fils. On aime bien le vieux, ici. Pourtant, il n'est pas à l'aise. Il se sent comme ces jours d'autrefois, quand il fallait porter cravate et costume. Il perçoit, dans la prévenance dont on l'entoure, une gêne qui ne s'avoue pas. Seraient-ils tous sincères, qu'il douterait encore qu'on l'accepte de bon cœur. Lui, il se sent tellement inutile! Etranger dans sa famille.

Il a hâte de passer l'été chez sa fille. Au moins, elle, elle l'aime: ça, il en est sûr. Elle était la seule à souhaiter qu'on ne le sépare pas de la vieille. Et puis, elle a un jardin, des arbres... Peut-être lui donnera-t-on un petit coin de terre à bêcher, à planter. Et, déjà, il imagine, s'égaie.

Mais l'été est loin. Ensuite, il y aura de nouveau un autre hiver. A son âge, les projets... La mort ne l'effraie pas. La vie lui a donné tout ce qu'elle avait mis en réserve pour lui.

La clarté commence à poindre sous le volet roulant mal clos. Elle glisse jusqu'au lit, se coule sur les couvertures. Maintenant, il discerne les livres, il entrevoit le lustre. Il voit sur les

murs les rectangles noirs des photographies. Un univers complètement étranger se dessine. Comme elle est triste, l'ancienne chambre de sa petite fille, où l'on sent quelque chose de l'enfant qu'elle a été. Ici, c'est une prison de teck et de formica.

Il revoit soudain un été de l'après-guerre. A la Motte, sa vigne: il creuse un puits dans la terre sèche, à l'ombre de la cabane de planche. Son petit-fils -il a dix ans- lui jette des cailloux sur la tête. Il sourit. La Motte! Qu'est-ce que c'est devenu? Il a fallu vendre: la vieille n'aimait pas le savoir en vélo sur les routes.

Il y a bien longtemps, ils étaient cheminots. Il réparait les voies et elle gardait la barrière. Ils vivaient dans une petite maison du P.O., semblable à ces milliers d'autres, disséminées le long du réseau ferré, avec un petit jardin tout autour. Quand la retraite est venue, ils ont acheté la maison près du port et le jardin, dans une rue à l'écart. Et le temps a passé.

Dans cette chambre où il fait désormais presque jour, où chaque latte du store projette une ombre sur le lit, sur le mur, rien ne rappelle plus ni arbres ni vignes. Tout le passé s'est dissipé lorsqu'elle est tombée et qu'on l'a emportée à l'hôpital sur une civière blanche, dans une grosse ambulance. Tout, leur passé, leur mémoire, leur vie...

Hier n'existe plus. Demain n'existera jamais... Alors, quoi? Le vieil homme est las et triste. Il se tire du lit et va jusqu'à la fenêtre. Il savait bien que le ciel serait gris. Il enroule le volet. Un brouillard opaque occulte la place. Le sommet des arbres -de pauvres arbres, des arbres de la ville- parvient péniblement à se hausser au-dessus du brouillard.

La sieste auprès des barriques, dans la vieille chaise longue si souvent réparée. La chaise longue s'en est allée dans le grand feu qui a consumé le sens même de son histoire, avec les dernières bûches, les derniers fagots, les derniers tonneaux qui, depuis longtemps, ne s'abreuvaient plus du fin qu'il foulait. Le jus des raisins, sa piquette, s'était fait vinaigre et poussière.

Rien.

Il serre l'espagnolette dans la paume de sa main. Des visages surgissent du néant de ce brouillard oppressant. Sa femme sur un lit d'hôpital... Tous les liens se dénouent. A quoi bon, ces visites chaque mois? Et jusqu'à quand cette inutilité qu'on traîne derrière soi, pareille à un boulet? Son enfant, aussi... Les larmes de sa fille au bord d'une tombe.

Il revoit la dalle de pierre sous laquelle reposent sa mère et les parents de la vieille. Lui, il n'a pas eu de père. Il revoit sa mère, toujours coiffée d'un bonnet blanc à la mode d'ici. Elle avait une ferme, un âne, une chèvre... Il se souvient qu'autrefois, le frère de sa mère...

Entre une vie qui ne veut plus de lui, des souvenirs qu'on l'exhorte à oublier, il a choisi. Il part à la recherche du temps enfui. Comme autrefois le frère de sa mère...

Et lorsque ce matin-là, on a voulu éveiller le vieux, on l'a trouvé pendu à la crémonne de la fenêtre.